

Devant la porte de l'hôtel, des marchandes couvertes de haillons nous offrent des oranges gâtées; une vieille femme, affublée d'un châle des Indes qui a coûté autrefois des centaines de francs et qui aujourd'hui n'est plus qu'une loque repoussante, veut absolument nous faire acheter une énorme bague avec une pierre *précieuse* grosse comme un œuf de pigeon. Elle jure en anglais, en français et en allemand que ce joyau vaut plus de cent francs et qu'elle veut nous le donner pour cinq..... parce qu'elle aime les étrangers. Nous la prions en flamand de s'en aller au diable, qui doit être pour le moins son cousin. Cinq ou six gamins déguenillés s'accrochent à nos jambes et se mettent à cirer nos bottines : il faut plus d'un coup de pied pour chasser cette marmaille, à la grande joie d'un gavroche crasseux, qui crie les dernières nouvelles de la guerre en nous fourrant sous le nez une chose qui ressemble très bien à un mouchoir sale et qu'il a la prétention de faire passer pour un journal. Tout ce monde est nu pieds... à moins qu'on ne regarde pour une chaussure une couche épaisse de boue et de poussière.

L'*Hôtel Mildenstein* est encombré. Une vingtaine de familles danoises, norvégiennes et suédoises viennent de l'envahir. Deux femmes se promènent au milieu de la cour portant, dans d'énormes paniers en forme de berceau, leurs derniers nés qui errent de la belle façon. Il y a là au moins une vingtaine de femmes qui vont rejoindre leurs maris dans le *nouveau pays*. Comme elles ont chacune en moyenne une bonne demi douzaine d'enfants, pas n'est besoin de dire que ce petit monde fait un tapage étourdissant.

Nous installons le mieux possible nos effets, et nous